

# La Bagarre des hectares

Un conte en forme de calendrier des semis

(Excerpt in French)

Translated by : Liza Japelj Carone

Contact of the translator : liza\_japelj@yahoo.com

## LES PAYSANS DOIVENT TRAVAILLER

MON FRÈRE ET MOI, nous sommes la pelleuse, mon frère et moi, nous sommes l'esprit d'équipe.

"Creuse !" "Pioche !" "Tasse !"

Mon frère creuse, il pioche, il tasse.

"Creuse !" "Pioche !" "Tasse !"

Moi je creuse, je pioche, je tasse.

Notre fraternité est unité et notre camaraderie une folie.

"Quelle glaise, mec."

Je me dépêche. Je ne peux pas réfléchir.

"Encore de la terre !"

Mon frère aussi se dépêche. C'est une chance. "Vas y !"

Beaucoup de luttes sont perdues parce que les gens n'ont pas de camarades dans leurs folies.

"Allez, vas y !"

Erreur. Beaucoup de luttes sont perdues parce que les fous ont des camarades. "C'est ton tour !"

Le soleil menace de s'éclipser derrière la forêt, et nous, il nous reste huit arbres. "Je ne sens plus mon cul," je soupire.

"Tu n'en as pas," rigole mon frère.

Nous creusons, nous piochons, nous tassons et nous éclatons de rire. "Mes cuisses non plus, je ne les sens plus."

"Tu les sentiras doublement demain."

Nos extrémités sont la mécanisation, le paysage est une chaîne de production. Le procédé est optimisé et perfectionné.

"C'est pire que la mine."

Nous sommes à pleine vapeur, et il y en a d'autres.

D'abord un trou. Creuse. Puis les cailloux. Pioche. Un peu de terre. Tasse. Le prunier et le tuteur. Le compost. La brouette est vide. Comment vide ? Ben, vide. C'est ton tour ! Mon frère va au compost et moi au trou. Les racines. Cheveux tendres. Un peu de terre. Un peu de poussière blanche. C'est quoi ça, du poivre ? De la zéolithe. Quèsaco ? Une pierre volcanique. C'est obligé ? Oui. Pourquoi ? Parce que. Parce que tu as des manies ? L'univers a des manies. Haha, tu as des manies ! Voilà du compost. Remplis ! Je remplis, je comble, je remblaie, j'amarre. Tasse ! Je tasse, je bourre, je foule, je dame. Pioche ! Je bêche, je racle, je gratte, je ratisse. Vas y ! Je ne peux pas réfléchir. Allez, vas y ! Les chaussettes des l'archiduchesse sont-elles sèches ? Savez-vous planter les choux ? L'arbre a désormais un chez lui. De l'eau ? ! Les arrosoirs sont vides. Aahh ! Moi à l'eau, mon frère : "Les manies de l'univers, haha." Arbrisseau et tuteur. Deux nœuds croisés. C'est droit ? C'est pas droit. Et là ? De l'eau. C'est arrosé. C'est tassé. C'est noué. Oui !

Encore sept.

"Je ne vois plus rien, putain."

"T'inquiète, on a des lampes." "Pas vrai ! Où ça ?"

"C'est ce qu'on appelle de la mécanisation, haha. Là-haut."

"Là-haut, c'est à côté du compost ?"

"Tu lis dans mes pensées."

Mon frère et moi, nous sommes l'esprit d'équipe. "C'est là que tu me le dis ? ! J'y étais il y a une minute." "Mais..."  
Notre fraternité est unité.

"... il y a une minute il faisait jour !" Notre camaraderie est folie.

"C'est pas normal." "Hein ?"

"Planter des pruniers à la lampe torche. C'est pas normal."

Mon frère s'ébroue et hennit et disparaît sur la pente, et moi je ne sais pas quoi dire pour m'excuser. Il fait noir et je ne peux pas réfléchir.

"La gestion en bon père de famille !" je crie après avoir enfin formulé l'idée. "Heeeiin ? !" j'entends de loin, de très, très loin, mon frère a disparu dans l'obscurité. J'écarquille les yeux comme si ça pouvait m'aider. Là-haut, quelqu'un souffle sur les braises. On va faire cuire les châtaignes, je me dis. "La gestion en bon père de famille !" je crie encore une fois, de peur que cette brillante pensée obtenue de haute lutte s'évanouisse :

"Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui"

Dans ma fougue, j'oublie le trou tout frais à mes pieds et m'étale sur le cul. Il n'y a plus de cul, je ne sens rien. Même pas mal. Je suis étendue au sol : à moitié à la verticale, à moitié à l'horizontale. Les jambes dans le trou, le tronc sur le pré. D'un coup, la froideur rôde dans la vallée. L'obscurité avale tous les sons. Il n'y a plus de paysage. D'extrémités non plus. Pas de pruniers, encore moins d'allées. Moi et les constellations, oh, aucune constellation : le silence. L'automne c'est presque l'hiver. J'étends les bras. Il y a. Il y a de la douleur. Elle passe sournoisement des bottes lourdes pleines de boue vers les hanches engourdis pleines de boue, vers les bras ballants pleins de boue et de là vers l'écheveau qui était ce matin encore ma chevelure et qu'il est maintenant impossible de défaire des touffes d'herbes boueuses. La terre d'octobre est froide si tu t'allonges sur elle. Le loup peut sauter dans ton cul. Quoi ? Le loup, dans ton cul. C'est ta faute si après ça s'enflamme, les ovaires et la vessie... L'obscurité est dense. La lune est faible. Jimi ! Jimi est noir comme la nuit. Jimi, ô âme perdue. Dans le noir je l'entends guetter les souris et les campagnols parmi les jeunes pruniers. Il est où ce feu ? Il est où

mon frère ? La brûlure passe des mollets vers les cuisses, à travers le bassin vers les côtés, oh, allez, lève-toi ! Quand nous aurons fini, nous mangerons des marrons. Jimi ! Jimi, desperados, mets-toi en posture ! Il s'allonge sur mon ventre et, sans transition, se met à ronronner.

"Je n'en peux plus !" soupire quelqu'un et dans le noir, on ne voit pas de quelle direction ça vient.

Du paysage invisible émerge un bras, mon frère : "Haut les cœurs, les flemmards !

C'est l'appel de la pelle !"

Encore sept.

...

Quand, en ce mois de mai-là, je revins du salon du livre de Turin et annonçai à ma grand-mère que je comptais reprendre la ferme de ma mère, elle s'accrocha à la chaise. Puis elle tourna sur elle-même et s'appuya sur le plan de travail. Elle fouilla dans un tiroir, dans le placard, dans le fourneau, regarda si elle n'allait pas rallumer, se retourna, se raccrocha à la chaise, s'assit, mit ses mains sur la table, sur la toute nouvelle traduction italienne de mon premier roman, ramenée de Turin telle un trophée, regarda au loin et dit :

"Mais les paysans doivent travailler."

Il faudrait être capable de raconter honnêtement ce qui se passa ensuite. Non pas à l'extérieur. À l'intérieur. J'amadoue ma mémoire afin qu'elle anime les événements recouverts d'une patine merveilleuse et des pas de côté ; je recouds les déchirements, je plie les bords, je les lustre comme dirait ma grand-mère, mais tout ce qui en sort, c'est du bla-bla. Il faudrait être capable de dire honnêtement : un bout de terrain s'est décroché, le glissement a terrassé la maison et la digue. Non. Encore plus honnête : il a écrasé toutes les digues.

Quelqu'un éclata de rire. Dans un coin inaccessible du tableau je me vois lever les mains devant les yeux et mes doigts qui dansent de manière théâtrale, je me vois discourir, sans cesse discourir, intarissable, je fronce les sourcils et je me tords en forme de point d'interrogation incrédule, comique et blessé. Ma grand-mère agite son index et ne dit rien, elle ne dit pas : vas y, ris, mais moi je suis sérieuse, sauf que, tiens, je commence à manquer d'air, je commence à comprendre la situation, à saisir que la femme devant moi, ma grand-mère, ma seule mémé vivante, les yeux dans les yeux,

précise et implacable, compte les années - les siennes, pas les miennes - en débutant par l'an zéro, toujours depuis l'an zéro, elle les explique avec la désobéissance qui lui est propre, et sans acrimonie ; elle les pose sur la table de sa cuisine immaculée comme les cartes pour le *schnapsen* <sup>1</sup>.

Dans notre famille il fut un temps où, dans cette cuisine, sur cette table, d'une manière longue et répétitive, on jouait au *schnapsen* à quatre. Mon oncle et ma tante et grand-mère et grand-père, et parfois maman et parfois papa et parfois un remplaçant, au hasard des visites, soirée après soirée, à la recherche d'une partie qui en vaille la peine. À cette fin se concluaient des alliances inconditionnelles deux par deux, puis tendus, de tour en tour, passionnément, presque maniaques, on décomptait les atouts déjà tombés et ceux encore dans les manches. Toute la cuisine, toute la maison, les bûches dans le fourneau, le thé sur le feu, les petits-enfants, les arrière-petits-enfants, les tableaux des ancêtres et le calendrier des pompiers : pour une bonne partie, on avait besoin d'un bon camarade et avec lui, d'un lexique éternellement secret de gestes dissimulés. Tout un vocabulaire que les joueurs alliés formulaient avec un tressaillement de tête, de main, d'épaule, des coups de pied sous la table, et des mouvements des yeux. On devait savoir lire chaque syllabe non prononcée, déceler le moindre clin d'œil et ensuite traduire les signaux réunis dans le choix des cartes qu'on tenait devant soi.

"Mais les paysans doivent travailler."

Le *Schnapsen* est un jeu où les alliés sont placés face à face, tandis que des deux côtés, on est flanqué d'espions, d'adversaires. Devant les espions, on doit cacher les cartes et surtout le corps. La langue est le meilleur moyen de tricher. C'est pourquoi les tapeurs de carton parlent, ils parlent énormément, ils racontent sans cesse quelque chose, le plus souvent des souvenirs burlesques qui inondent la cuisine comme une lave incandescente et durcissent dans les coins comme une pierre volcanique, le vivant terreau d'où surgissent à la pluie suivante les chaises, la table, le foyer et le pain quotidien. Ainsi les joueurs de *schnapsen*, ces escrocs à usage domestique, font surgir par magie la vérité à partir de leurs souvenirs en vrac et de la matière sauvage et chaotique qui s'est déposé depuis des années à leur guise dans la cuisine, ils forment des hauts faits passés et des héroïsmes futurs. Car tout ce qui s'est vu, tout ce qui s'est vécu, tout ce qui s'est entendu, tout ce qui s'est dit, annonce inévitablement une ligne de vie : les joueurs zigzaguent entre les fables et la carte de la chance, puis quand minuit

---

<sup>1</sup> jeu de cartes populaire en Europe centrale, un genre de belote. NdIT.

s'enflamme dans la poêle chaude, l'eau-de-vie au parfum de prune est dans le thé, et une brume fertile dans les têtes, de l'humus de légende qui mélange tous les secrets, qui agglutine les destins et qui transforme la moindre certitude en vapeur. C'est l'instant où dans les phrases vigoureuses les enfants sont conçus, où leur être profond est énoncé, les joueurs à parole longue se métamorphosent en Parques dans les corps mortels qui déposent près de l'âtre des cadeaux tangibles, des traces ineffaçables. Ce qui est destiné est d'abord exprimé comme un souvenir vécu. Ensuite cela est répété, c'est pétri et malaxé, c'est sculpté, cuit, refroidi et sédimenté, de partie en partie, de soirée en soirée, si bien et si longtemps qu'un jour, cela devient la vérité, et la vérité devient l'avenir.

Ainsi il advint qu'un enfant fût né et que les Parques à la table de jeu fissent don à la fillette de leurs cadeaux magiques et prophétiques. La première apportait la vérité sur la parole, la deuxième la vérité sur le poème, la troisième la vérité sur la longue-vue, la quatrième...

"Mais les paysans doivent travailler."

Ce fut un petit pourceau rose et frêle, comme sont roses et frêles tous les pourceaux à peine arrivés dans la vie. La mère truie qui avait mis au monde treize pourceaux était grosse et balourde, puisque les goretts, les mini-cochonnets roses, furent suspendus à ses mamelles jour et nuit, en tétant et en engraisant, au point qu'ils en devenaient lourds comme des vaches. "Ooo, pauvre truie, treize cochonnets, lourds comme des vaches." Il faudrait être capable de raconter honnêtement de quelle lave a été pétri ce terreau, mais c'est impossible ; tout ce dont on dispose est ce sédiment inviolable. Je vois : l'allée gris-bleu des saules là-bas, à la source, le pré frais, les pruniers anciens à port haut, leurs frondaisons rondes, ma grand-mère qui bine les pommes de terre, vêtue de gilet rouge. Assise sur un plaid tricoté, je bois de la tisane de tilleul, des quantités de tisane de tilleul, j'en bois tellement que grand-mère doit m'en reverser de sa réserve cachée dans le panier. La réserve cachée est dans les boutanches de bière, trois ou quatre, et moi je le réclame avec le mot le plus important de mon petit monde : tétine. "Voyez ce que fait la tisane de tilleul ! Depuis la naissance jusqu'à l'école, jamais un rhume !" Grand-mère rafle binette, plaid et panier, et moi je rampe derrière elle à quatre pattes, à distance de plus en plus grande, et nous avançons ainsi le long des pruniers à port haut, sous leurs frondaisons rondes, l'herbe douce est coupée régulièrement au bord de l'étroit champ de pommes de terre car Mémé en nourrit la mère truie, qui a mis bas treize cochonnets, à présent suspendus à ses mamelles. Ils sont

lourds comme des vaches et la pauvre est d'une humeur de chien. La grand-mère porte un gilet rouge et par-dessus un tablier chamarré. Avant d'entrer dans l'étable, elle me regarde et dit :

"Tu viens ?"

À partir de là c'est la mêlée. Le chien Luka aboie, j'avance en trotinant, grand-mère disparaît dans la porcherie et là, un boucan d'enfer, un boucan terrifiant, un être couine, un autre grogne, ma grand-mère hurle avec son mystérieux mélange de préoccupation et de colère, moi je suis trop petite pour dire quoi que ce soit, pour penser quoi que ce soit, mais là il y va de la vie, il y va de la grosse mère truie qui a oublié de compter ses enfants et en a écrasé un de son lourd corps, ooo, "Elle a écrasé un goret

!", un pauvre goret rose et frêle, elle a laminé sa petite patte. Le petit estropié s'étale et pousse des couinements perçants, "Tétine, tétine, tétine, tétine !" quand je finis par rejoindre grand-mère, elle est déjà en train de construire une barrière en bois pour séparer la porcherie en deux.

Tétine. Un petit mot appartenant au monde enfantin a sauvé la vie. Pendant quatre mois, le pauvre cochonnet a été soigné dans une étable à part et serait sans doute mort de tristesse et de solitude, s'il n'avait été adopté par une bambine de deux, peut-être trois ans, qui lui apportait des biberons de lait et de bouillie. "Tu étais assise sur un tas de luzerne dans la porcherie, le pourceau dans ton giron qui lampait et toi, tu le cajolais comme une poupée. Pou'ceau tétine, tu répétais, pou'ceau tétine."

Voilà la vérité sur la parole, et elle me prophétisait nounou porcine.